

## UN PEU D'HISTOIRE, :

par Pierre Vadboncoeur, conseiller  
technique de la C.T.C.G. et avocat  
de l'Alliance des Infirmières de  
Montréal.

Les infirmières sont exposées, à cause du milieu où elles évoluent, à s'isoler du monde qui les entoure, à n'avoir qu'une compréhension restreinte de l'histoire contemporaine et du jeu des forces sociales actuelles. Elles courent le risque de ne pas s'intéresser à l'évolution présente des institutions sociales. Pourtant, le sujet est passionnant. A celui qui a pris conscience de ce qui se passe dans le monde depuis l'avènement du mouvement ouvrier, l'univers apparaît comme le théâtre d'un immense drame. L'histoire des cent dernières années est, sans aucun doute, et à cause du mouvement ouvrier précisément, une épopée sans égale où l'héroïsme le plus grand, le courage à son point le plus élevé, la charité et la fraternité humaine la plus généreuse figurent à toutes les pages comme des personnages de tragédie. J'ajoute qu'il est impossible de faire d'un syndicat une institution durable, rayonnante et forte, sans que plusieurs parmi ses membres ne se mettent en frais d'étudier cette histoire fulgurante du mouvement des masses de travailleurs dans le monde depuis un siècle.

Par elle, les membres d'un syndicat approfondiront les raisons d'être de leur propre association et acquerront tout un ensemble de convictions de base indispensables à la poursuite d'une oeuvre syndicale cohérente et conquérante.

Il est malheureusement impossible, dans le cadre d'un simple article, de laisser même entrevoir la fresque

....

2/

grandiose qu'est l'histoire du mouvement ouvrier. A celles qui ont le goût de la lecture, le mieux que je puisse faire est de leur conseiller de lire le grand ouvrage d'Edouard Dolléans, "Histoire du Mouvement Ouvrier", qu'on peut trouver aux Editions Ouvrières, 1019, rue St-Denis, UN.1-2250, à Montréal. Surtout les deux premiers tomes. Cela se lit comme un roman. Il n'y a pas de tragédie antique ou moderne, pas de récit de hauts faits qui surpassent en grandeur et en pathétique la simple histoire des masses ouvrières qui ont voulu rompre les chaînes de leur moderne esclavage.

Qu'est-ce qui s'est donc passé dans le monde depuis environ 1825? Tout le monde devrait le savoir. Malheureusement, dans notre pays, on apprend seulement aux enfants l'Histoire du Canada, une belle histoire sans doute, mais qui laisse fort dans l'ombre des faits historiques universels infiniment plus importants. On ajoute bien quelques aperçus de l'histoire politique de la France, mais l'enseignement se borne à raconter vaguement les guerres, les traités et surtout à enseigner les dates!... L'histoire des gouvernements a bien son prix, cela est sûr, mais depuis plus de cent ans, l'histoire du peuple lui-même, l'histoire de ses luttes héroïques provoquées par l'esclavage caractérisé où l'avait réduit le capitalisme, cela est beaucoup plus important car, remarquez-le bien, toute l'histoire moderne est centrée sur les tentatives faites par le peuple pour secouer le joug terrible des royautés absolues d'abord, puis celui, non moins lourd, des employeurs de l'ère industrielle.

Le mouvement ouvrier ne considère que cette deuxième phase. Après la Révolution française, le machinisme commença à se répandre, et, en quelques dizaines d'années, nombre de manu-

....

factures furent mises sur pied, principalement en France et en Angleterre. Les associations de travailleurs étaient alors prohibées par les lois. Les ouvriers étaient des isolés complets devant la puissance capitaliste naissante. Dire jusqu'à quel point les travailleurs furent alors exploités, cela est impossible. Il faut lire cela par le détail. On obligeait la main-d'oeuvre à travailler jusqu'à seize heures par jour, on payait des salaires de famine, littéralement. Les salaires étaient tellement bas, que toute la famille devait travailler, y compris des enfants de quatre et cinq ans, qui se ruinaient rapidement et devenaient des épaves vouées à une mort précoce. On a calculé que dans certain quartier ouvrier de France, à une certaine période, la moyenne de vie était d'un peu plus d'un an! C'est dire que presque tous les bébés mouraient de faim, de maladies contractées par suite de l'insuffisance de nourriture ou des conditions insalubres de logement.

Ces conditions durèrent, en ne s'améliorant que peu, pendant au moins cinquante ans, jusqu'à un commencement de lois ouvrières, qui firent leur apparition dans la seconde moitié du siècle, et qui s'améliorèrent depuis. Les gouvernements étant ligüés avec les propriétaires d'industries pour pressurer le peuple, l'ouvrier dut lutter, d'une façon très souvent sanglante, pour parvenir à se faire reconnaître un minimum de droits et de protection. Les lois actuelles sont le résultat, bien imparfait encore, de ce combat immense et presque désespéré. Les premiers syndicats vivaient dans l'illégalité complète. Souvent le pouvoir public les réprimait sauvagement. Nos syndicats actuels, reconnus par les lois, sont en quelque sorte les descendants de ces premières associations, et sont les produits de cet héroïsme.

Aujourd'hui les choses sont plus faciles, parce que, devant la force populaire, il a bien fallu que le monde évolue. Mais le syndicalisme est nécessaire partout pour résister collectivement à l'exploitation à vil prix du travail humain. C'est pourquoi le travailleur fait des grèves, dénonce un capitalisme corrompu et sans entrailles, et force des solutions aux problèmes que celui-ci lui pose sans cesse.

Dans les services publics, dans notre province, nous pouvons et devons négocier des conventions collectives. Le législateur a enlevé aux employés des services publics le droit de grève, mais il lui a donné une institution, de moindre valeur, mais dont il faut tirer le meilleur parti possible, l'arbitrage avec sentence obligatoire. Ce qu'il faut retenir, c'est que même dans les services publics, la loi rigoureuse des forces en présence oblige les employés à résister collectivement, comme ailleurs. C'est pourquoi nous avons des syndicats dans les hôpitaux. Sans doute, il ne s'agit plus là de tyrannie, comme au siècle passé; mais ce qu'il faut comprendre, c'est que les intérêts de l'employeur, par leur nature même, s'opposent toujours aux intérêts des employés, et ceux-ci, s'ils demeurent isolés, ne peuvent faire prévaloir leurs droits. En somme, le syndicat est une formule qui a été créée par l'histoire en marche dans le but d'équilibrer la puissance des travailleurs et celle des employeurs; et il est tout naturel d'appliquer aux problèmes que cette puissance cause, le remède qui fut trouvé alors: le syndicalisme.

Il est curieux de constater que le milieu qui environne les infirmières éloigne ces dernières des préoccupations sociales, tandis que la nature même de leurs fonctions, qui sont

éminemment sociales, devraient les en rapprocher. Un élargissement des horizons serait pourtant naturel ici. Car la maladie elle-même est très souvent la conséquence d'un état social débilité, d'une pauvre alimentation, de mauvaises conditions de logement et même de l'aggravation d'un mal à l'origine bénin que le patient aura négligé faute d'argent pour se faire soigner. La tuberculose, par exemple, est souvent attribuable à des causes relevant du milieu social. Mais il y a plus: au dispensaire, et dans les salles publiques, l'infirmière est en contact quotidien avec les misères les plus variées, et c'est même une partie de sa tâche que d'encourager le patient, de surveiller son moral, d'éloigner de lui dans la mesure du possible les soucis étrangers à son mal susceptibles de retarder ou d'entraver sa guérison.

Or, un peu d'imagination et de culture sociale permettent d'établir une relation immédiate entre ces misères et le milieu social d'une part, et entre le milieu social et la grande oeuvre du syndicalisme d'autre part. Car le syndicalisme vise à transformer de fond en comble une structure sociale injuste et néfaste. Il faut que l'infirmière saisisse ces relations, sans quoi son action restera toujours un peu limitée.

Un effet particulier d'une vaste prise de conscience sociale est d'approfondir la vertu de charité. Une infirmière ne peut se dispenser de connaître à fond la société actuelle et ses misères, de même que les efforts du syndicalisme pour les redresser. Et plus grandes seront son instruction à cet égard et sa sympathie envers les masses en butte à des conditions économiques défavorables, plus profonde, plus rayonnante et plus compréhensive sera sa charité, plus intelligente sera son action.

Parvenue à un certain degré d'information et de formation sociale, l'infirmière se sentira en sympathie profonde, par exemple avec ceux qui font des grèves, et le peuple qu'elle soigne sur les lits d'hôpitaux lui apparaîtra de plus en plus dans sa condition pathétique.

Nous avons reçu l'offre d'une jeune fille d'enseigner le syndicalisme à des groupes choisis d'infirmières. Nous ne savons encore si ce projet se réalisera. Mais une chose demeure certaine, c'est que l'idée en vaut la peine. Plusieurs infirmières, dans un souci louable de culture, s'intéressent aux Beaux-Arts. Mais nous tenons que, dans une période d'évolution rapide comme notre époque, aucune culture n'est complète sans de grands aperçus sur la situation sociale et les manifestations contemporaines de l'histoire.

.....

Mademoiselle Claire Faubert,  
Hôpital de Lachine, s'est fracturé une jambe en faisant du ski.  
Elle est immobilisée dans un plâtre jusqu'au 10 février. Bon courage et prompt rétablissement.